

Accueil > Next > Culture > Arts > High-tech

## transmediale prend la nsa dans sa toile

MARIE LECHNER ENVOYÉE SPÉCIALE À BERLIN 3 FÉVRIER 2014 À 17:16



«Crystal Computing» d'Ivar Veermäe. (Photo DR)

**MOUCHARDS** Le festival berlinois consacré aux arts numériques s'est terminé dimanche. Au cœur des créations, l'affaire Snowden et la surveillance généralisée.

Dans un univers orwellien, une athlète fend une foule hypnotisée par l'image de Big Brother et brise l'écran avec son marteau. Exhumée l'an dernier au festival Transmediale de Berlin, cette pub de Ridley Scott, réalisée pour le lancement du Macintosh d'Apple le 24 janvier 1984, finissait par cette phrase : «*Vous verrez pourquoi 1984 ne sera jamais comme 1984.*» Le film, qui annonçait la révolution de l'ordinateur personnel,

prend une étrange résonance trente ans plus tard, après les révélations de Snowden sur le programme de surveillance de la NSA. N'est-ce pas cette même société à la pomme qui a fourré dans nos poches ce mouchard qu'est le smartphone, fenêtre ouverte sur nos vies privées ? L'ironie de la situation n'a pas échappé à l'agence d'espionnage américaine qui, dans des documents internes, qualifiait avec moquerie le défunt Steve Jobs de «*Big Brother*» et les utilisateurs d'iPhone de «*zombies*».

**Cendres.** L'ombre de la NSA plane sur cette nouvelle édition du festival d'art et de culture numérique Transmediale, qui s'est choisi comme métaphore «*Afterglow*», cette lueur qui persiste après le coucher du soleil, ou le sentiment qui succède à l'ivresse. La manifestation, qui s'est achevée dimanche, s'est penchée sur les promesses de la révolution numérique ou plutôt sur ses cendres.

«Prism: the beacon frame» de Julian Oliver et Danja Vasiliev.

L'âge de la haute résolution, des communications en temps réel et des capacités de stockage infinies est aussi celui de l'informatique ubiquiste et des Big Data, données exploitées pour le profilage commercial et le contrôle généralisé. Il suffit de pénétrer dans l'exposition pour ressentir ces mauvaises ondes. Marathon de la création, Art Hack Day, invité du festival, a rassemblé 75 artistes et hackers au Haus der Kulturen der Welt de Berlin, nés pour la plupart à une époque où le ciel était déjà recouvert de satellites. Ils avaient quarante-huit heures pour réaliser une performance, une installation ou un programme sur le thème «*Afterglow*».

A peine le seuil franchi, le téléphone des visiteurs est assailli de SMS étranges. «*Intercepté pour un usage futur. Merci*», «*Le réseau écoute*» ou, moins ambigu, «*Bienvenue sur notre réseau partenaire de la NSA*». Ce dispositif intrusif prolonge l'installation *Prism: The Beacon Frame* de Julian Oliver et Danja Vasiliev. Les artistes programmeurs confrontent le visiteur aux mêmes méthodes d'interception (illégales) de communications utilisées par certains gouvernements envers leurs citoyens et affichent ce qui d'ordinaire se fait dans l'opacité des tuyaux. Suite à des plaintes de visiteurs et une menace de dénonciation à la police fédérale allemande, ils ont été contraints de désactiver l'œuvre. Même dans un contexte artistique, le sujet crispe.

Telekommunisten, spécialiste des outils de mé-communication, propose de contourner le panopticon numérique en se réappropriant les méthodes des espions, comme la bonne vieille «station de nombres». Ces radios apparues pendant la Première Guerre mondiale diffusaient sur les ondes courtes des voix répétant des suites de chiffres, phrases cryptées destinées aux espions sur le terrain. Le *whistleblower* («donneur d'alerte») qui sommeille en vous est invité à rejoindre ce réseau clandestin, via une carte imprimée qui permettra de décoder ces messages diffusés aléatoirement sur les radios RebootFM et  $\pi$ -Node. «*Les technologies ont pénétré nos vies au point de se rendre invisibles, tel un agréable massage. Mais loin d'être immatérielles et neutres, elles ont un impact physique et géopolitique. Comment rendre tangibles ces poussières digitales ? Et qu'est-ce que les artistes peuvent faire émerger de ces cendres ?*» s'interroge le directeur artistique Kristoffer Gansing.

«Numbers Station» des Telekommunisten.

Histoire de rappeler que le cloud vapoureux est fait de métaux et de minerais, que chaque clic produit du CO<sub>2</sub> et des montagnes de déchets, Sebastian Schmieg et Johannes P Osterhoff sont parvenus à extraire 10 kilos de déchets numériques du datacenter de Google à Saint-Ghislain, en Belgique, disques durs défectueux pulvérisés déversés sur le sol, envers du décor des interfaces luisantes du moteur de recherche. Avec ses 300

000 serveurs, ce datacenter est l'un des plus grands au monde. Ivar Veermäe documente sa manifestation physique dans le paysage. Des images fascinantes de tours crachant d'épais nuages de vapeur d'eau, tournées de loin faute d'autorisation d'entrer dans ce bunker, qui renforcent le sentiment d'aliénation envers nos données.

«**Big Fiction**». Dani Ploeger retourne à l'expéditeur ces débris, ou e-waste, qui s'empilent dans les dépotoirs nigériens. Sur son abdomen boursoufflé, il s'est fait coudre un fil de cuivre extrait d'un vieux tube cathodique ramassé à Lagos, relié à une batterie, émettant un faible champ magnétique. Un implant totalement inutile qui est aussi une réponse poétique au fantasme du cyborg et de l'homme augmenté, une façon de rappeler que les technologies peuvent faire mal.



L'artiste nigérian Jelili Atiku, lors de sa performance Afamako, sur l'e-waste qui se déverse sur son pays.

Autre genre de pollution, tout aussi toxique, les données elles-mêmes. A l'aide d'outils détournant ceux des géomètres ou des astronomes, les artistes canadiens Jamie Allen et David Gauthier ont mis tout le festival sur écoute, tentant de mesurer la machine culturelle en accumulant le maximum d'informations : consommation énergétique du bâtiment, relevé sismique, analyse en direct de la

voix des intervenants et leur rapport avec le cours de l'action Google... Tout traduire en chiffres, tout mesurer, tout corréler, même ce qui n'a pas lieu d'être jusqu'au point où les «*Big Data deviennent une Big Fiction*». Manière de souligner la distance entre le monde mesuré et la réalité. Devant une salle comble, le festival réunissait trois figures emblématiques qui, chacune à sa manière, tentent de faire voir ce monde «post-digital» qui se dérobe à la représentation. Première journaliste contactée par Snowden, Laura Poitras est en train de réaliser un documentaire sur le scandale de la NSA. Jacob Appelbaum, expert en sécurité et créateur du réseau d'anonymisation Tor a publié plusieurs articles dans le *Spiegel*, disséquant les outils d'espionnage de l'agence américaine. Trevor Paglen photographie, lui, depuis quelques années, les infrastructures du pouvoir, les drones, satellites espions, sites militaires secrets. «*Le secret, démystifie Paglen, n'est pas une idée abstraite, ce sont des institutions, des économies, des gens, des objets qui reflètent la lumière. Nous vivons un moment critique où nous devons décider de ce à quoi le futur va ressembler.*»

[www.transmediale.de](http://www.transmediale.de)

Photos Annette Hauschild

Marie LECHNER Envoyée spéciale à Berlin

# 0 COMMENTAIRES

**Plus récents** | [Plus anciens](#) | [Top commentaires](#)

---